



Que la blessure se ferme

Tahar Ben Jelloun

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TAHAR BEN JELLOUN

de l'Académie Goncourt

QUE LA BLESSURE SE FERME

poèmes

nrf

GALLIMARD

TAHAR BEN JELLOUN

de l'Académie Goncourt

QUE LA BLESSURE
SE FERME

poèmes



GALLIMARD

À Sarah

Suzanna

et Isaac

LUMIÈRE SUR LUMIÈRE

Mausolée pour Al-Hallaj

1

L'enveloppe du corps est tombée
Et la nuit est devenue toute nue.

Lumière sur lumière
Le jour n'est plus gouverné.

Hissé sur la vague du chagrin
Le songe est rétabli.

Lumière furtive ou parole brève
Ce qui s'est séparé du corps
Voyage
Vers la gloire de l'Amour.

Il a suffi d'un regard
Pour que la blessure se ferme
Et le cœur s'éclaire de la blancheur de la soie

Il a reçu plus que la lumière
La paix qui le fait entrer dans la terre
Et le silence dans lequel il s'est lové
Pour toujours.

Les hommes qui courent derrière la mauvaise poussière de la vie
Tombent dans le puits des chimères
Là, ils continuent de courir derrière l'ombre de la vie
Ils ne sont plus que larmes et pain rassis
Insectes collés à la lampe éteinte.

Notre besoin de fraternité est inconsolable
Notre parole palpite et tombe dans le gel du cœur
Qu'avons-nous fait pour mériter cette immense solitude ?
Et cette maison dévastée
Parce que nous avons perdu l'honneur de la parole donnée.

Il s'est couché sur le marbre du caveau familial
Il s'est mis sur le dos puis sur le côté
Son cœur battait avec allégresse
Ses pieds se crispèrent
L'appel à la prière du midi le fit sursauter
Il se dit la mort n'est rien
Juste quelques fourmis dans les jambes.

Fès a retenu ses souvenirs
Il a gratté les pierres et les vieilles portes
Il a prié devant le tombeau de Moulay Idriss
Il a perdu la voix, le regard et les larmes
Fès se venge
Fès s'éloigne.

Amour,
Que faire pour vous dire l'insomnie de l'amour
Quand dans mon pays on ne parle que par métaphore ?

Comprendriez-vous la force des sentiments
Si je vous disais Que je meure dans votre vie ?

Une romance est dans mes yeux
Et mon cœur est blanc
Tout en moi se souvient de vos rêves
Et je porte en moi l'ombre de votre regard,
Vous qui n'êtes plus
Parce que vous m'aviez pris au mot
Et c'est dans ma vie que la douleur vous a emportée.

Que faire à présent des métaphores et des larmes ?

La bougie pleure sur la lumière perdue
N'éclairant plus les amants clandestins

Il ne faut pas que la foi s'en mêle
Ni que l'âne réclame du gingembre

L'amour se hisse sur les terrasses du secret
Et se cache dans les draps qui font du vent

À présent il s'est assoupi
Montent dans le ciel les prières
Incompatibles avec tant de bruit.

On remonte la page
On suit la phrase
On est choisi par le mot
dit à l'infini
jusqu'à l'apparition du visage de l'Aimé.

Le cœur devient la cave de la mémoire
Lit, apprend, relit
Retient versets et chapitres
La peur le soulève
Les flammes de l'enfer éternel
Le réduisent à un papillon qui s'envole.

La lenteur prend le temps en traître
Le corps s'assoupit et la parole respire

C'est le chemin vers le silence souverain
Le château intérieur
Les espaces infinis où scintille
L'ultime clarté du jour éternel.

Le cimetière des Coupoles à Fès
Est un jardin où chaque tombe est une hirondelle blanche
Une fleur qui mange les papillons
Au goût de la cendre
La ville entière se déverse dans ces collines
Où des enfants dansent pour éloigner le mauvais œil.

L'homme qui prie n'attend rien de sa prière
Il lève les yeux au ciel
Des mots tombent comme neige
Jonchent le sol et mangent ses pieds
L'homme se consume
Jusqu'au dernier souffle de son illusion.

Enfants qui faites de la rue votre royaume
De la nuit votre héritage
Enfants des villes à l'enfance pleine de trous
Vous crachez sur le ciel
Et vous en allez en apesanteur
Comme des insectes que la lumière refuse
Gens de peu
Vous êtes l'orage qui fend la terre toute de braise.

Renoncé.
Les ailes brûlées
Les yeux, miroir du ciel,
Atteint d'absolu
Il a donné sa vie à l'amour infini
C'est une passion nue
Dans un corps sec
L'âme ne lui appartenant plus
Il ne possédait rien
Juste ce feu qui incendiait sa chair
Juste le souffle et la voix
Pour dire « Je suis La Vérité » !
L'Unique
Tout le ciel pour accueillir son amour
Sa solitude est un empire
Les mots, les paroles sont dans le puits
La Raison agonise et le libère
Il a tout offert, tout rendu
L'étoile du destin s'est brisée
Il est ailleurs, dans le regard de l'Unique
Tombe dans sa lumière
Poussière invisible.

Il a marché sans se retourner
 Il est parti vers les cimes où le corps s'absente
 Avant d'être rappelé à la Source
 Des hommes l'ont jugé
 Le tribunal ne pouvait contenir l'immensité de sa passion
 Les juges étaient petits, des cailloux, des insectes
 Leurs diatribes n'étaient pas audibles

Al-Hallaj était ailleurs
 Insensible à la souffrance
 Émasculé
 Excisé jusqu'à la racine
 Crucifié comme l'autre
 Le soleil passait sur ces blessures
 Avalant la douleur

« Je Suis La Vérité ! »
 Répété à l'infini, l'homme n'est plus
 Seul son souffle irradie l'univers

Sang devenu licite
 Par la foi et pour le martyr
 Même le feu est brûlé par les mots
Abâha lakum damî

Celui qui a vu Iblis pleurer sur la perte de ce monde
 Celui qui voyait en la mort la sublime délivrance
 Celui qui lentement descend vers l'abîme
 Puis remonte vers les cimes

La terre est lourde
 Et ne pourrait le porter
 Ses paroles ont offensé l'insensé,
 Les yeux révulsés de ceux qui croient savoir

Il est dans l'intime des cœurs
 Un secret plus profond que l'existence
 Plus grand que la cage thoracique
 Un secret resté intact dans la mort

De tout son être
 Il a réclamé la Présence
 De tout son amour
 Il a cru à la Sainteté
 Et le désert était tout autour
 Du corps et de l'âme libérée

Il ne voit que cette lumière
 Qui tarde à le prendre dans son feu
 Le genre humain est sa prison
 La liberté est dans cette foi torride

Il disait : « Que l'on tue cette maudite ! »
 Montrant du doigt l'enveloppe de son âme
 Visité par l'extase
 Il se levait et disait ce qu'il voyait :
 « Trois lettres sans points et deux pointées »
 Mystères et énigmes
 Rêve sur le Sinäi
 Tel Moïse debout dans la clarté divine

Reviens à Dieu
 Il est l'ultime par-delà le *Mîm* et le *Ayn*
 L'union dans l'éternité insondable

Après l'étreinte la fièvre le désir

Dans les sables de la chute
Les mots perdent leurs voyelles
La cendre et les larmes

Du haut du gibet les paroles
Sont des larmes
Guerre sainte de l'amour divin
Cet homme nu est exposé
À la souffrance et au vent mauvais

Il est là pour l'Unique
Unique désir de la Vérité
Ayn, Mîm, Sine
Tel est le voile pudique de la douleur

Cet homme qui n'est plus qu'un corps mutilé
Monte dans la souffrance du monde
Il monte dans une vie renoncée
Une vie pleine et forte
Droite et une

Tant de tortures et de vengeance
Rançon de l'outrage
Celui qui n'a qu'amour et désir
Dans la beauté du mystère absolu

Cardeur des âmes
Cardeur des consciences et des nuits sans étoiles
Cet homme avait le don des miracles

La Vérité s'est emparée de son cœur
Elle l'a vidé de tout ce qu'elle n'est pas
Et son corps fut livré à la honte

Ghurbal al-ghurabâ
Hors de sa patrie
Dépaysé mais jamais seul
Étranger parmi les siens
Entre eux et lui le froc de laine

Il a pris le chemin de l'Ancêtre
Faisant des prophètes l'arbre et le sens
D'Abraham à Moïse
De Jésus à Mohammad

La même prière

De La Mecque à Médine

L'ascèse du cœur est une joie fulgurante

Le jeûne et le silence

Sont la fête de la pensée

Ah ! cet amour qui ne peut se taire !

Cette passion qui brûle l'habit et le corps

Cette vocation née avec l'enfance

Épanouie à Tustar

Accomplie à Basra et Bagdad

L'amour qui crie
Dieu est tout en moi
 Absolument renoncé
 Pauvre et transparent

Sous le signe de l'Esprit
 La voix intérieure carde les cœurs
 Affranchi du temps
 Vêtu de robes rapiécées
 Il avance

Au dernier pèlerinage
 Sur le mont Arafat
 Ses paroles tombent
 Telles des braises sur les consciences

C'est un simple citoyen
 Qui intercède pour ses bourreaux
 C'est un corps dans l'extase
 Triomphant de la mort

Voilà qu'une dernière étincelle
 Jaillit du bûcher qui le brûle
 Son cadavre est une métaphore
 Son âme, intacte, est sur le chemin de l'Être.

Né à Tûr
 Mort à Bagdad
 Élevé à Wāsīt
 A reçu la *khirqā* à Basra
 Au jour solennel de sa mise à mort
 Jûzzân, la ville de la sainteté, se souleva.

Fès l'an 808

Fès est la ville du Temps. C'est dans ses ruelles, dans ses mosquées, dans ses marchés que se fabrique le Temps, celui qui gouverne notre mémoire, celui qui nourrit nos illusions et embellit nos racines.

Fès nous fait l'offrande d'une ombre, subtile et essentielle, l'ombre de l'éternité. C'est là, à l'intérieur de ses murailles, dans ses pierres lourdes et si anciennes, dans ce parfum de la terre immuable qu'on peut assister à la paresseuse promenade des souvenirs, ceux d'un âge d'or, ceux d'une convivialité légendaire.

Sur la médiane d'un soleil entré par effraction, sur la lumière captive dans la médina, on peut écrire de nouveau l'histoire de cette ville fondatrice d'une culture et d'une civilisation. On peut citer les origines des traditions, celles qui décident le rituel d'une célébration, d'un événement, une naissance ou une mort.

Fès a reçu et tant donné. Sa fortune est évidente, elle est dans sa fidélité au Temps, dans le perpétuel retour des choses et des hommes. Elle est dans le tumulte des couleurs et des épices, des musiques et des chants. La ville n'a pas admis la défaite. Elle est vive et vivante, digne et fière, même si ses enfants l'ont abandonnée, même si le temps des hommes est cruel, même si les murs suintent la fatigue et la lassitude.

Livre d'histoire, chaque matin Fès déploie ses ailes pour chanter et célébrer la vie, celle des puissants mais aussi celle des petits artisans, ceux qui travaillent avec patience et minutie.

Car Fès ne serait rien sans ses milliers d'artisans. Ils ne l'ont pas quittée. Ils ne meurent jamais. Ils seront toujours là, courbés sur leur métier.

Fès, doucement, lentement, soulève les pierres de la mémoire et nous incite à nous inscrire dans le progrès, dans l'humanisme fondamental.

Elle est, de par sa persistance, de par sa force un espoir vif pour les générations futures, celles qu'elle charge de la faire entrer dans la modernité tout en restant authentique, sans fard, sans prétention.

L'hiver à Fès
Les morts baissent la garde
Ils ont si froid qu'ils s'absentent

Restent les prières et les couvertures lourdes
Le silence et l'attente
Saison souffrante
Entrée par les portes basses
Dans les ruelles où siège l'obscur.

Un matin de 1951
La neige s'est posée sur Fès
Manteau lourd et immobile

Étrange visite d'une intempérie déroutée
Preuve d'une saison tardive
Tant d'obscurité couverte de blanc

La lumière a changé de robe.

Lumière absolue
Feu blanc et origine de la question
À l'intérieur de la source

Traverser le mur
Atteindre la niche
Et faire ses ablutions avec la pierre du temps.

Ciel sur ciel sur mer
Une étincelle dans un cœur de verre
Une étoile en cristal
Fruit dans l'arbre
Le verbe se fait signe
Blanc sur blanc
Et pourtant cette couleur
Étreint le corps d'émotion.

La plume au bout du pinceau
Les mots dilués dans du blanc
La main embrasse le corps
Étale son espace
Fait sortir la clarté des ténèbres
Afin d'illuminer
Les nuits longues et souffrantes de Fès.

L'éternité du silence est une illusion
Sur les draps immaculés
Le souvenir d'un songe tout blanc

La main avance vers les syllabes
Elle dessine des apparences
Un vent dérange les traits

Nous sommes au-delà du silence.

Les tables de l'Esprit
Voguent sur les nues
Les formes sont une prison
L'œil dessine une scène
Un espace d'ombre et de doute
Tout s'élève
Comme une prière à l'instant où apparaît la lune.

La scène est une échappée de lumière
Une fuite dans les dédales gris
Plutôt noirs aussi anciens que la couleur noire

L'espace s'élève vers des dômes et coupoles
Juste pour tromper le regard
Ruelles d'une mémoire têtue
Où l'esprit et la lettre se sont séparés.

Une naissance pudique entre dans une demeure
En quête de lueur de la saison ouverte
La parole est ailleurs
Inutile
Nu
Le corps secoué perd ses mots
Ni deuil ni chagrin
Juste une forme de lumière brève et incandescente.

Atteindre l'ascèse
Cette mauvaise santé des miroirs
Cette secousse des pierres
Perdant leur grain et leurs idées
C'est cela le dépouillement des niches
Où le temps ne s'ennuie plus.

Il convient que la forme soit séparée du visible.

Quand on ferme l'œil, on voit combien l'être est encombré d'images, inutiles,
furieuses, obscures, enjolivées,

Ce sont des embrouilles entre le physique et les lois de la noblesse.

Ne rien laisser se reposer.

Ne rien jeter.

Faire des fardeaux de plus en plus lourds.

Voilà pourquoi l'homme marche penché.

C'est peut-être dans le sommeil
Que les formes se libèrent

Entre ce qu'on sait et ce qui se cache

Formes toujours inachevées
Entre l'obscur évidence
Et l'espoir d'une issue de lumière.

La maison d'enfance est une source ardente.
Elle grandit dans l'œil
Cuisine des épices venues de pays imaginaires
C'est ce parfum du matin qui enchante le passant
Et donne à l'enfant esseulé la passion des racines.

Ce ne sont pas les murs qui perdent leurs pierres
Ce sont des hommes qui tombent de fatigue
La vieille ville s'est voûtée
Elle se penche sur eux et les dirige vers la colline
Dôme sur dôme
Là ils auront toute la mort pour veiller sur le sommeil des vivants.

Dans nos jardins les miroirs sont bavards
À l'appel de la prière de l'aube
Les moineaux se séparent

Dans nos maisons
Le matin diffuse le parfum des rêves

Certains sont bons
D'autres donnent la nausée

Il faut entendre la nuit secouer les draps
Encore pleins de souvenirs.

Les ruelles sont tissées d'inconnues
Au fond de la niche, une bougie allumée
C'est l'âme de l'absent
Le souffle de sa dernière douleur
Derrière la flamme,
Une histoire, une énigme
Enfermée dans un cube
Le cube est dans une maison
La maison est sur le toit
Dans le nid de la cigogne qui n'annonce aucune saison.

À l'intérieur de la substance essentielle
La promesse d'un don
L'astre de la délivrance est tout blanc
Tellement blanc qu'il est invisible
Il faut deviner ses formes et son trajet
Car c'est lui qui montre le chemin
Pour parvenir à une trouée de lumière
Aussi puissante que la Vérité.

Le silence des noyés
Est une lance qui traverse les cœurs des survivants
Fait des trous dans leur nuit
Et se brise dans le champ des mines
Où des chevaux de mer s'envolent sur le dos

Une porte perd son cadre
monte d'un cran vers le ciel
la grande fenêtre la rejoint
la maison perd le toit
la terrasse se promène avec le linge qui sèche
les formes du temps changent de repères
les souvenirs s'en mêlent
le passé n'est plus simple
le futur descend l'escalier étroit
la maison loge des bribes d'imparfait
sous le dôme de l'improbable.

Allez savoir ce qui se passe dans la tête d'un gamin qui apprend par cœur le Coran et reçoit une *falaqa* de cent coups de bâton sur la plante des pieds pour avoir oublié un verset.

Il rentre chez lui sur la tête et garde au chaud ce souvenir pour ses vieux jours.

Blanc comme la nuit paresseuse
Blanc comme le songe de cette même nuit
Cette lumière tremble dans le miroir
Dans l'eau de ce miroir
Et le cœur palpite
Tel un oiseau perdu dans une grande maison.

Le trait
Seulement le trait
Chemin vers la montagne qui s'élève
Voie vers le nu
Le dépouillé
Le renoncé
L'écriture à peine visible
Tombe les syllabes de la plume
Qui perd l'encre et le sang.

Habiter au lieu de comprendre
Entrer dans le cube des questions
Au lieu de chercher le sens
Suivre la main qui voyage
Et ne pas réclamer de réponse
Retirer le voile couvrant les morts
Et pénétrer le silence absolu
Là, se lover dans le linceul du mystère.

La vapeur de l'aube s'est posée sur la toile
La main devient l'œil qui trace
Blanc traversé d'oubli
Des traits venus d'une autre couleur
Afflux d'une mémoire blanchie à la chaux
Car une voix blessée chante le *Malhoun* de l'enfance
Réveille l'arbre obscur
Dont les fruits sont devenus poussière.

Des signes chutent dans la paume de la main
C'est de la poussière du ciel
Des mots s'éclipsent et laissent des blancs
C'est le vide taillé dans l'écume
Une césure sur le chemin de l'ultime lumière.

Nous sommes les pierres retirées du vacarme
La voix réfugiée dans le silence
Le blanc affirmant la couleur
Le temps devenu Esprit dans le feu du travail

Nous sommes la langue oubliée
La patience qui s'épure
L'ombre infinie d'une cité qui nous habite depuis douze siècles.

Fès
Ses cimetières en forme de dômes
Coupoles ou collines nimbées de blanc
Là le nouveau-né est abandonné
Mais la mort n'en veut pas.

L'appel à la prière retentit décalé
Celui des Dômes est précoce
Celui de Moulay Idriss est en retard
Mais tous ont perdu les mots
Seuls la musique et son écho
Seul le vent traduisent les blancs
Tout s'arrête
Tout recommence.

Quel est le sens de la matière ?
C'est le temps qui se conjugue
Pour effacer la rouille
Réduisant les grains de la voix
Les sables déposés par le vent
C'est un verger érigé en source de lumière.

On aimerait que la main s'arrête
Accueille le silence qui tombe comme une douce pluie
Sur de l'argile des visages
Sur les corps à peine recouverts

On aimerait que l'œil entoure l'image d'un bandeau en soie
Qu'il enveloppe le ciel
Et que l'arbre dépose toute sa sève dans la bouche du mourant.

Tanger, avril-mai-juin 2007

NAPLES ENSEVELIE

Ô Naples, toi dont la beauté scintille dans la nuit telle une malédiction, ô ville aux yeux noirs et profonds, aux mains longues et robustes, aux épaules larges comme l'océan, tu t'es laissée aller, tu as simplement baissé les yeux, baissé la garde et te voilà infectée comme une vulgaire tanière que même les rats ont désertée. Naples et sa ceinture, la ville et ses terres sans vie, ses corps qui ont tout perdu, les feuilles et la sève, la couleur et le bruissement qui font rêver les oiseaux.

Naples reste une énigme, un visage derrière d'autres visages, un esprit où le vice et la vertu se mêlent, s'échangent les rôles et rient de tout. Le citoyen apprend que ce qu'il voit n'est pas ce qui existe ou plutôt ce qui est apparent n'est qu'un voile posé sur d'autres spectacles variant du drame à la fantaisie où la mort danse sur une Vespa en sillonnant les ruelles sombres et labyrinthiques. La mort, une plaisanterie douteuse, une fugue, la preuve d'une saison qui chavire. À présent elle fait son spectacle sur des tas d'ordures qui montent, montent jusqu'au ciel.

Naples est un mélange, c'est déjà un plat cuisiné par plusieurs mains avec des épices venues du lointain, avec des parfums où se mêlent aussi bien la quintessence des fleurs que les déchets des sardines pourries laissées sur le trottoir pour les chats.

Naples est une cité qui a tant d'amants que ses arbres ont perdu leurs fruits, que ses fantômes ont égaré leur chevelure et ses rues leurs noms. Car Naples a été ensevelie comme une honte sous des tas d'immondices où fleurit le pollen de la maladie, le choléra ou la peste, on a le choix. Même le vent a fait des siennes pour le transport des effluves nauséabonds.

Naples se dénude et s'oublie comme une mariée abandonnée la nuit des noces. Plus personne ne la protège, pas même les brigands qui lui doivent leur fortune.

Comme dans un désert après la bataille, les cités qui veillaient sur la beauté de Naples se sont affaissées. Elles sont devenues des plaies sous la lumière d'un soleil moribond, sous le regard défait des étrangers hagards. Il faut réclamer aux mots un peu de clémence pour dire comment soigner la blessure à San Giorgio ou à San Antonio. Il faut demander au vent de passer ailleurs car de là il n'a rien à rapporter.

On attend les bonnes nouvelles comme au temps de la guerre et personne ne vient. Les sacs sur les sacs s'empilent et se diffusent comme dans un décor pour une pièce sur la fin du monde.

La mémoire de Naples gît à présent parmi tant d'immondices. Quelle main bienveillante la tirera de ce magma où plus rien n'a de sens ? Tous les miroirs sont devenus fous, réfléchissant d'autres visages, de nouvelles images où des enfants marchent sur la tête. La peur grandit comme la rumeur et fait des trous dans les corps. C'est d'épidémie qu'il s'agit, d'argent sale et de trafiquants de tout ce qui se vend.

Les chiens sont tristes, tournent en rond et hurlent face à la démente des

hommes. C'est une mer échouée à l'entrée de la ville, pleine d'objets et de remords laissés par Naples. Toutes ces ordures témoignent de la vie, elles sont les peaux, les os, les rebuts de la vie. Chaque sac contient un peu de vie. Il y a des restes de cuisine, des nourritures avariées, des jouets cassés, une vieille brosse à dents, une chaussure, de vieilles tomates et beaucoup de merde.

La merde est humaine ! Quelle platitude et quel constat ! Il a fallu cette invasion d'immondices pour savoir que l'homme n'est pas cet être si raffiné dansant avec une rose à la boutonnière. Naples et ses environs engloutis sous ces ordures sont l'avenir du monde. C'est une violence qui éclabousse les yeux et les yeux s'en détournent. Par pudeur, peut-être par peur.

Et si les rats rassasiés descendent en ville pour une interminable parade ? Et s'ils se mettent à attaquer les enfants dans leur sommeil ? Les rats et les mouches. Les rats et les corbeaux. Les rats et la mort planant sur la ville. C'est une poudrière d'une guerre qui n'a pas de nom.

Entre la route et la ville, une rivière sèche, une frontière de déchets d'une humanité appauvrie. On leur dit c'est ainsi. On leur dit c'est la faute du gouvernement, on leur dit ce sont les ordures des clandestins, elles sont vouées à rester dans l'abandon. On leur dit tellement de choses que même les chats, les chiens errants et les taupes les croient.

Il existe une saison qui n'a pas de nom qui sera chaude et ombrageuse, pluvieuse et métallique, une saison que des enfants porteront dans les yeux. Ce sera celle qui soulèvera toutes les poussières de cette affaire. La beauté sera meurtrie, le souvenir jauni et la passion éteinte dans la cendre d'un fleuve de paroles.

Le centre a été épargné. Mais au-delà, des vies, des morceaux de vie s'exposent au soleil. Que fait ce canapé en tissu ou en cuir, une imitation du fauteuil Chesterfield, entre des légumes pourris, des draps sales et déchirés, une roue de vélo probablement volé, un cartable en similicuir, une caisse en carton pleine de chiffons, et des branchages secs pour couvrir le tout ?

Des sacs ont été éventrés comme des cadavres après des repréailles, corps ouverts face au ciel et ce soleil maudit qui ameute les mouches du monde. Cela s'est passé à Pozzuoli, un lieu où l'on vivait au ralenti.

Mais où est passée la grâce qui régnait sur Naples ? Effondrée comme la honte ou la pudeur. Elle s'est dérobée un matin quand tout a commencé : que Naples et ses environs sentent la merde et le pus ! Qu'ils perdent à jamais leurs bijoux, les colliers de perles et de corail, les diadèmes des mariées et leurs robes blanches, que la vie soit cassée et que le temps décompose tout ce qu'on jette et que personne ne ramasse !

Que ce soit à Marigliano, à Bacoli ou à Acerra, le cauchemar n'est plus un rêve hideux qui réveille les enfants apeurés, le cauchemar est une statue érigée puis étalée dans ces cités pour prendre en otage la dignité des braves gens, un cauchemar qui grossit de jour en jour, libérant ses effluves et ses moisissures, comme dans une mise en scène du malheur quand il déchire un peuple.

Une lecture politique de ce massacre est labyrinthique. Comment désigner les

responsables, ceux qui tirent les ficelles, d'autres qui en profitent et enfin ceux qui insultent la ville ? Difficile de faire le tri entre ceux qui ont encore de la dignité et ceux qui l'ont bradée. Alors comme un volcan éteint, sans lueur d'espoir, on s'installe sur le balcon et on contemple les dégâts dont l'homme est capable. C'est une parodie de vie, une vie assombrie et enveloppée dans des sacs en plastique qui nous survivront éternellement.

C'est la faute du vent qui agite les morceaux de papier ou de plastique donnant l'impression qu'on a vue sur mer. Une mer noire, blanche, grise parfois. Le bleu s'est égaré. Une mer lourde qui grossit comme une vieille clocharde vidant les poubelles pour se nourrir.

Nous sommes là, à Villaricca, à la lisière d'une catastrophe annoncée. L'horizon est tombé de fatigue. On ne le voit plus. Que de plaies à soigner ! Que de peurs à apaiser !

Nous ne portons plus l'évidence dans le cœur ni entre les mains. Naples ne cesse de tomber comme une belle femme abrutie par l'alcool. Elle perd ses oripeaux, ses rêves et ses illusions. Que ce soit à San Giuseppe, à Monteruscello, ou à Pianura, ses étoiles sont déchues. Le cœur n'y est plus. Ces tas de ruines éphémères ont brisé ses miroirs. Des yeux blafards se posent sur cette laideur et cherchent un pays où dormir.

Cet arbre chétif se tient comme par défi au milieu des sacs. Il ne sert à rien. Il est l'arbre de cet automne qui a ruiné la ville. C'est l'arbre témoin comme une statue de Giacometti, isolé dans un désert de pourriture et de renoncement. Il est même fier et poétique. Un non-sens dans une jetée immobile.

Cette maison a été attaquée par des hordes d'immondices. Elle est cernée. Bientôt les sacs prendront le dessus et, submergée, elle disparaîtra comme dans une fable où le temps perd les repères. Pour le moment ce sont des territoires occupés au destin incertain. On continue d'y vivre et d'y mourir. Pour sortir le cercueil, des bras se tendent, dégagent un chemin, juste le temps de la sortie, ensuite tout revient à sa place dans une éternité qui brise les cœurs.

René Char disait « *Aucun oiseau n'a le cœur de chanter dans un buisson de questions* ». Dans cette faune de déchets se décomposant à l'infini, aucun poète n'a le cœur de chanter les beautés de Naples. L'oiseau n'habite plus dans l'arbre. L'arbre n'a plus sa dignité d'arbre. Les poètes sont endeuillés par tant de laideur organisée. Plus droit à la frivolité ; plus de place au vieux débat Naples contre Venise. Image abîmée. Cœur étreint et froissé. Plus aucune saveur ne se dégage de ce gâchis monumental.

Il y a plusieurs sentiers pour rejoindre Naples, mais là il n'y a qu'une seule mémoire : la demeure du secret. Tous ces sacs autour de la ville sont des bruits assourdissants. Des hommes crient et personne ne les entend. Les sacs avancent comme s'ils étaient poussés par un vent maléfique pour les faire rentrer dans la ville. Des enfants s'en amusent, puis, déçus, se contentent de rêver d'une ville propre, dirigée par des mains propres, défendue par des voix propres. Alors Naples attend son sauveur.

Ce n'est peut-être qu'une hallucination. Le jour et la nuit confondus dans un

papier aluminium. Il s'agit de solidarité comme au temps où Naples était ville ouverte. Ville blanchie par des mains et des poitrines bravant le crime et l'ignorance. Naples ne sera pas l'épave ni l'erreur d'un drame où tant d'humanité s'est absentée.

Paris, mars 2008

LE DÉSAMOUR

En écoutant Jean Ferrat
Moi aussi je me suis demandé : Que serais-je sans toi ?
Je serais un cœur apaisé
Un temps trempé dans la douceur des choses
Quelques heures volées au tumulte,
Au bruit crissant de ta voix

Qui parle de bonheur
M'oublie ou me jette à terre
Tu n'as pas les yeux tristes
Mais rouges voisins du feu
Reffet de vengeance
Ton pain pétri dans le fiel
Servi sur un plateau funéraire

Que serais-je sans toi ?
Ni une heure arrêtée au cadran de la montre
Ni un cœur au bois dormant
Non, je serais un vent léger
L'écume du temps
Une assemblée de papillons
Dans un champ fleuri
Une ruche de miel
Et un sommeil parfait

Que serais-je sans toi ?
Toi qui m'as coupé les ailes
Toi qui as marché sur mon corps
Et froissé mon âme
Toi qui m'as offert un linceul

Que serais-je sans toi ?
En ce temps prodigue en trahison
Durant ces jours où tes silences
Engrangeaient les mots
Qui tombaient de mes yeux
Pendant que tes narines, dilatées par la haine,
Répandaient l'encens de la mort

Qui parle de guerre matrimoniale
A le visage déchu

La vie défaite
Et le souffle trahi par l'ail
C'est le parfum de la vengeance
Trempee dans la marmite du sorcier

Que serais-je sans toi ?
Qu'une corde résistant aux doigts du démon
Chargé de creuser ma tombe
Je n'aurais jamais connu les sanglots de la déconvenue
Ni les balbutiements de mes nuits hachurées

Le poète chante joliment
Que le bonheur existe
Ailleurs que dans les rêves
Il jure même qu'il l'a rencontré,
Lui qui sait ce qu'est être deux
Mais moi sans toi
Je n'aurais pas connu l'abîme et l'indignité
Sans toi ma bonté serait belle et gratuite

Qui parle de bonheur
A les yeux tristes
Le cœur brisé
Parce que être heureux
C'est devenir un poème
Que récitent les amants
Avant de se séparer

Tu m'as donné le frisson
C'était la peur d'avoir peur
L'effroi lu sur ton visage quand il crie vengeance

J'aurais aimé chanter avec Aragon
Et lui dire qu'il a raison
Mais tu m'as tout pris
Ma vie, mes biens, mon sourire
Et mon humour
Si c'est cela l'amour
Alors je n'ai jamais aimé
Je ne t'ai jamais aimée

Le poète a-t-il toujours raison ?
Même quand il souffre
Et détruit l'ancienne oraison ?

La femme n'a pas été mon avenir

Ensemble, écrire un nouveau livre ?

Ni à l'envers ni à l'endroit

Nous n'écrirons rien ensemble

L'encre pâle de notre histoire

S'est dissoute dans les larmes.

Quand notre haine sera souvenir

Quand nos chemins monteront au ciel

Et nos années tomberont de fatigue

Quand nos cris, enlisés dans les sables,

Réveilleront les morts

Quand mes yeux se poseront sur un horizon

Infiniment bleu, humain absolument,

Quand l'aigle de la colère

Deviendra papillon enchanté

Alors je saurai que sans toi

J'atteindrai au seuil du paradis.

Paris, octobre 2010

Est-ce le cœur ou le foie
L'écorce amère des choses
Ou la terre dans la bouche
Le froid a laissé des morsures dans le corps
La nuit est témoin
Pas un rêve
Le froid s'est abattu sur les épaules
Il y a fait des trous
Créant des courants d'air dans la solitude
Et la nuit m'a tendu des draps mouillés
Par l'humidité ou les larmes
Je me vois marcher sur une crête
Je risque de tomber
Mais j'avance comme un âne
Sur le chemin tracé par l'illusion
Je n'ai pas peur mais j'ai froid
Mes os tremblent
Secoués par des souvenirs
Devenus mes adversaires
Je suis dans le pays
Où la mémoire s'absente
Joue avec les éclairs soudains
Saute d'une époque à une autre
Puis tombe en lambeaux sur mes pieds
J'ai froid et je n'ai pas le droit de le dire
Ni de me couvrir avec la laine de l'enfance
Les mots me trahissent
Se maquillent et perdent le sens
Ils ne sont pas justes, vacillent
Ils disent ce que je ne veux pas dire
Comme l'enfant pris en faute
Je baisse la tête et j'attends que ça passe
Je n'ai pas de recours
Ni joie ni pleurs
Le silence me tend un fauteuil
Celui de l'âge qui bégaie
Les ans se ramassent
Je n'ai pas le droit de regarder en arrière
J'avance et je dois répondre
Que dire ?
Tout se met en travers de ma route
Est-ce le cœur ou le foie

Est-ce moi qui l'ai voulu ?
Est-ce le destin qui s'est emparé de cette histoire ?
Je suis dans un arbre creux
Mort depuis longtemps
Je suis le même et un autre
Dans une nuit glaciale et immobile
Je me recroqueville comme un chat
Je forme un rond parfait
Celui de la honte
Un rond ou une figure désolée
Mais la peur est sans pudeur
C'est cela la honte
Un visage qui se dévisage
Une peau qui s'arrache et tombe
Une tête qui se baisse
Se baisse jusqu'à creuser la terre
Ma langue figée dans la bouche
Mes cris retenus dans la gorge
Mes mains crispées sur un morceau de tissu
J'essaie de me lever
J'essaie de courir
Je suis là
J'ai froid dans le cœur et le foie
Mes tripes se souviennent des origines
La bile remonte à la surface
Lève-toi, me dit une ombre
Oublie les miroirs, les images et les parfums
Tu n'es plus un enfant qu'on sermonne !

La nuit du 24 au 25 décembre 2011

DES MOTS AMOUR

Erreur

Charger les mots de dire l'amour

Tant ils sont boiteux étroits

Pris dans la moisissure de l'habitude

Usés dans la pâleur masquée

L'amour est ou n'est pas

Pas besoin de béquilles

Ni d'échelle pour monter au ciel

Une lumière aveuglante

Dans le sillage du silence élu

Une page blanche où le poème s'imprime

Amour sans annonce

Pudique comme un crime

Évident comme une nuit encombrée d'étoiles

Une belle nuit sans sommeil

Où nous sommes ce que nous sommes

Fragiles et abîmés

Espérant espérés

Vivants

J'ai longtemps attendu sur le versant sud de la lumière
L'arrivée de l'aimée
Embellie des jours suspendus

J'ai imaginé sa voix
J'ai dessiné la grâce de ses mouvements
Je l'ai invitée dans mes rêves
Je l'ai habillée
Robes et kaftans d'Orient

J'ai marché sur le fil improbable du désir
Une rencontre c'est un peu de hasard
Le temps et le vide
La raison et l'absurde qui sourient

Il faut renoncer à comprendre
Prendre le train de la nuit
Les yeux fermés
Et la lumière au bout du tunnel

J'ai longtemps vécu d'espoir
Embarqué par l'illusion
Un doux mensonge à soi
Une promesse et du vent

Sur les lèvres gercées du temps
Sur le corps meurtri par l'attente
Dans la clarté des évidences
J'ai vu l'aimée
Avancer vers l'horizon où j'ai enfoui mon visage

L'ai-je vue ou imaginée
Je sais qu'elle existe
Je sais son sourire qui affole les regards
Je sais les yeux mouillés de brume
Les mains prêtes pour recevoir

Je sais qu'elle viendra un jour
Ramasser ce qui subsistera de mes solitudes
Elle m'emmènera là où on dépose
Les âmes et les armes.

Ne partager avec l'Aimée que la flamme et le rire
Jamais les failles et la tristesse
Surtout pas la solitude
L'Aimée se tient sur la cime de l'exception
Il faut lever les yeux pour la voir
Il faut lever le cœur très haut pour l'atteindre

Le silence de l'Aimée
Est un meurtre tranquille
Il blesse sans tuer
Il inquiète et fait monter la fièvre
C'est un mur froid qui avance
Broie ce qu'il rencontre
Le tout sans faire de bruit.

Celui qui connaît la géographie des sentiments
Qui peut lire le sens caché des choses
Traduire les silences
Et apaiser l'inquiet
Celui qui sait de la douleur
L'extrême brûlure
Celui-là a tout compris
Trop tard.

Pourquoi s'absente l'ardeur
Et s'effacent les baisers longs
Pourquoi le nuage quitte le ciel
Et vient s'immiscer entre nous ?
C'est une vieille histoire
Où toutes les audaces s'éclipsent
Où les questions tombent
En faisant des trous dans le lien.

Ce que le hasard consent
Le temps l'éparpille
On charge la nuit de ramasser les débris
Mais le jour est là
Frôlé par l'ombre du mensonge
Le destin s'en remet aux saisons qui passent
Et l'amour s'écrit au lieu de vivre.

DIMANCHE

Il est une saison où le dimanche est un arbre sec.
Ses branches sont inutiles.
Son ombre s'est absentée pour longtemps
On dit que le temps se repose
Alors que la lumière a disparu
Quand la famille se réunit
C'est parce que personne ne supporte d'être sous cet arbre
Seul
Tout s'immobilise
Et le miroir devient méchant
Acheter une galette et l'avaler seul
Boire un thé et croire qu'on est à l'aise
Mais l'arbre s'allonge et ruine la nuit qui arrive
Des rêves cherchent à accoster dans un port vide
Des images s'abîment en mer
Et des maisons sont investies par l'oubli
Il est une saison où le dimanche ferait bien de ressembler aux autres jours.

AMINE, MON FILS TRISOMIQUE

Écorce d'un fruit rare,
Il est le fruit de toutes les saisons
Qui réchauffe nos hivers par sentences d'amour
Une liberté qui nous ravage et nous étonne.
S'il est imprévu c'est qu'il est un soleil sans caprice
Dans un ciel trop clair pour nos yeux
Il déborde de douceur qui embrase nos sentiments,
On dit de ses semblables qu'ils sont « affectueux » comme s'ils étaient des chiens
de compagnie.
La bonté fait son lit dans son regard
Éclaire le jour le plus sombre
À notre tendresse émue il se lie pour toujours
Sans malice ni fronde, tel un temps apaisé
Il est le rêve arraché à une aberration, astre des nuits sans sommeil
Cet enfant libre ne rougit pas quand le regard inquiet se promène sur sa peau
Nous souffrons et nous l'éloignons de l'œil mauvais
Il en rit et nous dit « c'est pas rave ! »
Dans nos jardins il est roi des roses
Jamais l'hiver ne traverse sa lumière
Jamais les mots n'écorchent sa bouche,
Il avale les mots mal venus dans un dictionnaire invisible
Il court derrière des papillons et monte sur des arbres surveiller les moineaux
Seul il a le pouvoir de changer en pomme une pierre lancée,
de faire d'une insulte une fleur qui rayonne de lumière

Il n'est pas comme les autres
Il est innocence éparse dans une société qui ment
Il touche à l'essaim de tant d'étoiles du simple fait de rire aux éclats
Il est cette liberté dont on n'écrit nulle part le nom
Si la mémoire le néglige, il la secoue avec ses cascades de syllabes enflammées
Nous rappelant que la vie est une source chaude et contradictoire
Belle à prendre dans l'impatience et sans chaînes
Il n'est pas la contrariété se lisant dans les yeux des passants
Car son visage est aussi un miracle comme celui de ses camarades
Un miracle parce qu'il est unique et singulier comme celui de milliards d'enfants
Il est celui dont on se souvient avec le sourire d'une rivière qui le berce
Jardinier aux compétences multiples, il trouve l'herbe rare faite pour guérir
Joue du piano posant à peine ses doigts sur le clavier
Même s'il ne sait pas lire, il ouvre le livre à la page de nos maux
Il n'est pas un prodige, juste un champion voltigeant sur les cimes
Ce n'est pas un héros endormi, un arbre invalide

Il est amoureux de grandir et de faire des exploits
Tant d'ardeur dans ce cœur qui veut tout embrasser
Tout connaître et tout aimer
Ses nuits ressemblent aux nuits des poètes où les rêves s'impriment sur les draps
Au regard de la forêt et des questions,
Il répond par des questions
Curieux des mots qu'il prononce mal,
Il les répète jusqu'à la confusion « Gogol, moi, jamais ! »
Pas de « Gogol » ici ou ailleurs.
C'est une victoire sur la fêlure et la pointe cruelle d'une nuit aveugle
Être solaire, infiniment neuf à toutes les émotions,
Nulle disgrâce ni défaut de fabrication
Seul le destin illuminé par cette présence qui éloigne la douleur
Veille toutes saisons confondues sur la patience et la joie
Il montre le chemin parce qu'il est du mystère
Il provient du secret des nuages qui se battent pour lui plaire
Les torrents et les maisons dansent dans ses dessins
Même s'il chante faux, ses mots se font légers
Il est celui qui marche devant et que nous suivons
Il s'arrête au seuil de la maison du Bien, boit du lait et mange du pain
Cela suffit pour clamer son bonheur
Heureux de son appétit de vivre et de rire
Il rit du vent et adore les oiseaux pleins de couleurs
Ses silences sont bavards
Ce sont ses yeux qui posent les questions
Et nos réponses suintent d'insuffisance
Cet enfant est devenu homme
Aux commandes du navire de l'enfance
Amiral, poète et amoureux
Il brasse les vagues et chante les jours heureux
Son ancrage est une prouesse large et magnifique
Dans sa marche il distancie l'ange de la pure clarté
De lui on nous a dit « il ne fera pas les grandes écoles ! »
Il a fait mieux : telle une route tracée sur le flanc d'une montagne verticale, il a
tracé dans sa vie et dans la nôtre un perpétuel arc-en-ciel,
Un amour qui dément la brutalité et la bêtise.

Tanger, 8 janvier 2009

SEPT MILLIARDS D'ÂMES

Vers la fin des années cinquante Tomas Tranströmer, poète suédois et prix Nobel 2011, écrivait un poème qui commence ainsi : « Quatre milliards d'hommes sur terre./Et ils dorment tous, rêvent tous. »

Le hasard du calendrier fait qu'au moment ou presque où l'on annonçait son prix Nobel, la radio nous apprenait qu'avec la naissance d'une fille appelée Narjis au nord de l'Inde, le dimanche 31 octobre 2011, la population mondiale a atteint les sept milliards d'hommes sur terre !

Pendant que vous lisez ce poème
Combien d'êtres rendent l'âme
Et combien voient le jour ?
Combien de cris de joie
Combien de larmes et d'yeux fermés sur le silence ?
Combien sont-ils à faire l'amour et d'autres rêvent de voyage
Combien attendent le coucher du soleil
Pour toucher un salaire misérable et acheter du riz ou du pain ?
Dites-vous que vous n'êtes pas seul
Et pourtant plus la population augmente
Plus l'angoisse repue ruisselle dans notre gorge
Car la solitude rôde et menace
Dites-vous que les rêves ne s'échangent pas
Dans le marché des illusions
Ils prennent le train de nuit
Puis disparaissent, éteints par le soleil.
Dites-vous
Que les guerres se poursuivent et des gens meurent sans raison
Des enfants croyant jouer à la marelle
Sautent sur des petites bombes enceintes d'autres petites bombes
D'autres prennent des armes plus grandes que leur taille
Ils s'amusent et meurent de stupeur
La barque du monde s'est chargée
Elle souffre d'un excédent de bagages
Trop de douleur, trop de sentiments
La planète penche d'un côté le jour
Et de l'autre côté la nuit
Elle tombe de fatigue
Elle est fragile, usée, mais elle résiste
Prière de ne pas la secouer
Elle perdrait ses bijoux et ses paillettes
Elle mangerait ses enfants et ses moineaux

Elle apparaîtrait nue et impudique
Ni elle ni les orages n'apprécieraient
Quand elle se met en colère
On dit qu'elle s'est réchauffée
On l'a pressée de tous côtés
On lui a retiré ses dents et ses yeux
On lui a changé le visage et le sang
On l'a mise sur un dos de chameau
Et on l'a abandonnée sur le bord d'une route sans issue
La planète ou les hommes
Les nus et les morts
Les vivants et les agonisants
Tous ceux qui ont gravé leur nom sur son écorce
Tous ceux qui ont planté un arbre dans son cœur
Un arbre ou une guillotine
Un palmier ou une grue
Piétinée, saccagée, elle perd sa sève
Elle perd son eau et son âme s'en va dans les caniveaux
Les enfants montent dans les arbres
Les oiseaux s'enfuient emportant leur nid
Et le ciel perd ses astres ses pluies et les rêves
Qu'on lui a confiés
Narjis a ouvert les yeux sur un monde bleu
Jaune comme la mer en furie
Rouge comme l'attente du tigre
Narjis est née célèbre
Avec des dettes dans les poches
Des mots qui passent, des éclairs qui fendent les cieux
Elle est née pour fermer un compte tout rond
Elle dort et rêve comme si elle avait cent ans
Mais a-t-elle demandé de jouer dans la cour des miracles ?
Sept milliards de mouches persistantes
Sept milliards de visages uniques et singuliers
Le cœur solide et l'œil grand ouvert
La beauté du monde est une saison inouïe
Une échappée dans le tumulte des choses
La beauté n'est pas dans le nombre
Elle se promène derrière un voile en mousseline
Blanche et parfumée par l'encens du paradis
Pas celui promis par les cieux
Le paradis des hommes qui suent et transpirent
Luttent contre la barbarie et toutes les laideurs
La beauté du monde est dans un mouchoir
Une palme encore verte, vivante, crue

Elle descend d'un tram qui sillonne les nuits
Et perd ses voyageurs lassés d'attendre la lumière
La beauté du monde nargue le monde et les hommes
Elle glisse comme une feuille d'un manuscrit qui dit la légende
Elle tombe entre des mains sales
Dans un ruisseau des eaux usagées
De là, elle sortira triomphante comme un funambule qui ne tremble plus
Sept milliards d'êtres humains
À se pousser pour faire une place à Narjis
Une place et une vie
Une maison et un jardin au soleil
Un vélo et un diadème
Quel temps fait-il à l'intérieur des oliviers ?
Le temps de ne plus hésiter
Ne plus croire
Ne plus marcher
Le dos courbé à force de suivre la caravane des fourmis

Le sable lentement s'écoule entre les doigts de Narjis
Le sable et le temps
La vérité et ses fantômes
C'est quoi ta religion ?
C'est quoi ton espérance ?
Une barque peinte en bleu sur une ligne suspendue
Entre le ciel et l'ombre de la terre
Une barque en fer pleine de livres
Des livres où ne manquerait aucune syllabe
Des phrases, des histoires, des mensonges et de la musique
Une barque et une fleur pour gouverner le sang des innocents
C'est cela ce que je veux
Une prairie à l'infini
Un chant récupéré au marché aux puces du monde
Et puis, si les fêlures de cette terre le permettent
Un bouquet de spiritualité
Un saint, un mendiant, une forêt qui danse
Un cimetière où chaque tombe est un miroir
Un poème.

Paris, 7-8 novembre 2011

ÉLOGE DE L'AUTRE

Celui qui marche d'un pas lent dans la rue de l'exil
C'est toi
C'est moi
Regarde-le bien, ce n'est qu'un homme
Qu'importe le temps,
La ressemblance,
Le sourire au bout des larmes
L'étranger a toujours un ciel froissé au fond des yeux
Aucun arbre arraché
Ne donne l'ombre qu'il faut
Ni le fruit qu'on attend
La solitude n'est pas un métier
Ni un déjeuner sur l'herbe
Une coquetterie de bohémiens
Demander l'asile est une offense
Une blessure avalée avec l'espoir qu'un jour
On s'étonnera d'être heureux ici ou là-bas.

Difficile d'imaginer une passion sans poésie comme il est impensable de croire que la poésie se fait sans passion. On peut écrire des mots et même des vers sans que ce soit de la poésie. La passion est une flamme intérieure qui transporte la vie vers les cimes les plus hautes tout en ayant en elle l'autre versant, la chute. La poésie est cette exigence qui tend vers l'absolu. En ce sens elle est impossible. Nous nous contentons de ce qui s'approche de ce mystère avec rigueur, avec humilité.

Aucun doute ne peut se graver dans le corps ou la mémoire d'une passion. Aucun arbre n'y est solitaire. Aucune parole ne cadre avec les convenances du réel. Peut-être le mensonge comme l'ombre de la vérité, mais aucun cœur ne ment quand la passion lui brûle les ailes.

Alors la poésie se fait présence, passe par plusieurs sentiers, devance la foudre sans apaiser le pressentiment de la défaite. La poésie est aussi action.

Le temps bouleverse son ordre et devient halluciné. L'être se reconnaît dans ce désordre où il s'entête à inviter le futur dans le présent. Il ne sait plus attendre. Il court, vole, crie et tombe comme un oiseau aux ailes brisées.

Il confie aux mots sa douleur et ses espérances. Il lui arrive parfois de les tordre, de les maltraiter, de les utiliser les uns contre les autres afin de dire ce qui résiste à être dit, à entrer dans les mots et à apaiser le cœur meurtri.

La poésie est une mathématique. Aucune poussière n'est tolérable. Elle relève de la précision de l'horlogerie. C'est une physique des émotions. La flamme n'est jamais du hasard. Elle vient d'une histoire, d'une mémoire. Elle tend à couvrir l'indicible avec des mots, avec des images, des métaphores et quelque parfum acide.

Il n'y a pas pire que les mots qui séduisent les larmes.

Aucune poésie dans les pleurs, lamentations et autres bruitages.

La passion a quelque chose de monothéiste. Un seul objet. Une seule adoration. Une seule certitude. Un absolu. Aucune négociation. De même le poète n'a pas le droit de négocier avec la langue. Il l'empoigne, la violente et la charge de volcans et de fleuves que rien ne peut contenir.

Passion et poésie aspirent à la notion énigmatique de beauté. Elle n'est point définie. À peine murmurée. Rarement nommée, mise en évidence. Ceux qui en parlent sont ceux qui ne la vivent pas mais la voient sur le visage ou dans le souffle des êtres pris de passion.

Vincent Van Gogh, Arthur Rimbaud, Antonin Artaud, Francisco Goya ou même Francis Bacon ont été des témoins actifs, hallucinés ; ils ont transporté dans leur création la beauté brute, cette poésie impossible dont l'une des portes donne sur l'enfer, la folie.

Né d'une turbulence, un torrent ou un éclair foudroyant, le poème ne s'installe jamais tout à fait dans la vie. Il est une vérité qui sommeille dans l'enfance. L'enfance du monde, la douleur des hommes.

La passion prend des allures de vertige dans une raison qui s'absente. La poésie n'est pas ou n'est plus dans les mots ; elle est dans l'acte d'entrer dans le tourbillon de ce qu'on ne maîtrise pas. Passion et poésie fusionnent de la montée vers les cimes à la chute dans les entrailles de la terre.

Une prière à ajouter au registre de l'espérance : Mon Dieu ! Donnez-nous une passion ! Qu'elle vienne de l'étrange ou de l'inconnu, qu'elle soit forte et belle, qu'elle fabrique du bonheur et de la folie, mais qu'elle soit là sur notre chemin, tant que nous avons l'énergie de défier les impossibles, d'imaginer le rêve et d'en être jusqu'à la fin.

Fabriano. 22 mai 2008

PARADOXES

1. L'âne ne comprend rien au gingembre.

Quand on passe du coq à l'âne, on trahit le serpent.

Donner des amandes grillées à une personne sans dents ni dentier

Est une plaisanterie qui ne fait rire que l'épicier qui grille les amandes.

2. Celui qui manque de folie est celui qui n'a plus d'épices dans sa cuisine.

Le fou est celui qui a jeté toutes les épices dans le même plat.

Il le mange et ne comprend pas pourquoi des vers tombent de ses narines.

3. Le courage, a dit un philosophe, est la peur d'avoir peur.

Je suis très courageux parce que j'ai tout le temps peur de tout, surtout d'avoir les tripes en bouillie ou le sang gelé par la peur.

La peur est le paradoxe par excellence.

Avoir peur c'est être humain, trop humain.

Ne pas connaître la peur, ne jamais avoir la sensation de tout perdre, surtout la vie, est le propre des monstres ou des anges.

4. Aimer est la plus belle des faiblesses

Et aussi la pire façon de tomber en permanence du haut d'une muraille

De perdre l'équilibre alors qu'on est juché en haut d'une échelle pour changer une ampoule électrique.

5. Le paradoxe est une fable lue à l'envers par un homme qui essaie de remonter la pente.

C'est un verbe qu'on agit pour ouvrir la porte d'une cave.

Dans cette cave des souvenirs sont poussière déposée sur des bouteilles de vin millésimé

Cendres, toile d'araignée, du temps dispersé dans l'obscurité du silence.

6. Le chagrin est ce qui tombe en lambeaux d'un corps rouillé de tristesse.

Et pourtant sans chagrin le deuil serait un pain sec, sans goût et sans épices.

La fin du deuil est la plus belle récompense de l'absence.

C'est la mort qui s'excuse et se retire du souvenir.

7. Le temps est le déluge que nous inventons pour trouver du charme à l'insomnie.

La grâce se fait attendre

Jamais ne se donne

Jamais ne s'achète

Et pourtant que de gens la mettent sur le marché !

8. C'est comme la patience.

Que de fois j'ai rêvé de l'acheter au poids, un kilo ou deux !

Mais plus je la recherche plus elle me nargue excitant mes nerfs.

La pénurie de patience n'est pas comptabilisée au marché du luxe.

9. Tout homme est incertain

Car certaines femmes sont un roc cruel

Une énigme tracée par la foudre un soir d'accalmie.

Les hommes sont lâches, entend-on souvent dire.

On oublie de préciser que les femmes sont cruelles, avec raison.

C'est que l'homme est séduit par la fureur qui tue.

10. Quand l'abîme est proche toute la splendeur de l'humanité se réveille.

Solidaire ? Non, une peur bleue ou verte à fendre les murailles.

L'abîme étant la dernière fête où la nuit n'est plus à l'endroit

Où la terre se fait ironie défunte, rire éclatant faisant descendre le ciel dans la mer.

11. Descartes a dit « je pense, donc je suis ». Où sont passés tous ceux qui ne pensent jamais ?

Ils sont sans être ou bien ils sont en étant absents à eux-mêmes, absents au monde.

Mais qui s'en soucie ?

12. Un autre paradoxe célèbre :

« Je est un autre. »

Je est de l'autre côté du miroir. Il voyage en Abyssinie en compagnie d'une multitude de « je » qui ne savent plus d'où ils viennent ni dans quel corps ils logent.

Il n'y a qu'en poésie qu'on peut pratiquer les paradoxes et en faire une marque de fabrique !

13. « Tout être tend à persévérer dans son être », Spinoza. Ceci n'est pas un paradoxe, mieux, c'est une évidence, bonne à répéter, ce qui n'a jamais empêché la moitié de l'humanité de vouloir changer l'autre moitié.

La vie devient alors un immense chantier où des hommes et des femmes s'acharnent à dépenser une énergie exceptionnelle pour que l'autre change et devienne comme eux.

14. Le poète témoigne de ce qu'il n'a pas vu ni vécu. Constantin Cavafis dit presque la même chose. « La vérité ne suffit pas mais le poète témoigne même de ce qu'il n'a pas vu. » Ce qui voudrait dire que « la vérité n'appartient pas qu'aux vainqueurs ».

15. C'est le paradoxe le plus souhaitable : que la vérité et la justice se marient. C'est comme la politique et la morale, l'amour et la liberté, l'intelligence et la bonté, la faiblesse et la solidarité, la grâce et la passion, la joie et la sérénité...

16. Marions-les, on verra le monde avec des lunettes qui guérissent de toutes les douleurs. On sentira l'humanité rendue à sa grandeur dans un monde apaisé car apaisant même si l'ennui y sera de rigueur.

Aujourd'hui, la laideur efface la volonté, instaure la médiocrité, la mesquinerie et fait de l'ennui un ennemi à abattre à force d'effets spéciaux.

17. Un monde où il n'y a plus place pour l'ennui est un monde formaté par l'erreur et l'illusion. Il faut apprendre à nos enfants à s'ennuyer, c'est peut-être le meilleur moyen pour que jamais ils n'aient mal aux mâchoires à force de bâiller.

18. L'ennui c'est les autres. Sartre convoquait l'enfer pour parler des autres. L'ennui suffirait. Il est capable d'arrêter le temps, de le cadrer dans une œuvre d'art et d'en faire un objet d'admiration. Il prend alors l'allure d'une sanction.

19. Le sommet du paradoxe nous est donné par Lautréamont qui écrit dans *Les Chants de Maldoror* (1869) : (Maldoror est apostrophé par son énigmatique crapaud) : « Ton esprit est tellement malade qu'il ne s'en aperçoit pas, et que tu crois être dans ton naturel chaque fois qu'il sort de ta bouche des paroles insensées, quoique pleines d'une infernale grandeur. »

20. Seul un crapaud philosophe peut dire « ma figure est calme comme un miroir ».

21. L'optimisme et le pessimisme sont des inventions telles des béquilles que la raison emprunte aux débordements de la réalité. Ce n'est qu'un habillage verbeux de ce qui advient et qu'on ne veut pas admettre.

22. La réalité est laïque. Elle n'a pas besoin d'excès ; elle s'en charge très bien elle-même. Alors être optimiste ou pessimiste, cela fait une belle jambe au cul-de-jatte.

23. Il paraît que le pigeon est le plus cruel des animaux. Quand il se bat avec un autre pigeon, il s'acharne sur lui jusqu'à ce qu'il crève. Et dire que des hommes de bonne volonté ont choisi la colombe comme symbole de la paix.

24. Il paraît aussi que le rat est cruel avec ses semblables. Ce qui a permis au philosophe Michel Serres de remplacer la formule « l'homme est un loup pour l'homme » par « l'homme est un rat pour l'homme ».

Je dirai simplement : « l'homme est un homme pour l'homme ». Cela suffit largement pour imaginer tout ce qu'il est capable de faire pour détruire son

semblable, celui que la religion appelle « prochain ».

25. Il s'agit évidemment de l'homme dont parle Montaigne, « chaque homme porte la marque de toute la condition humaine ». Cette marque est parfois sanglante.

26. Nous avons tous, enfoui en nous, un labyrinthe. La nuit le traverse et y dépose des rêves ou des cauchemars. Il n'est pas forcément compliqué. Il est parfois rectiligne, droit comme une autoroute qui mène vers la tombe.

27. La nostalgie, disait Léo Ferré, c'est le temps qui s'ennuie. C'est aussi prendre un rétroviseur pour le miroir du présent. La moisissure n'est pas toujours due à l'humidité ; elle est écriture du temps qui nous rappelle à sa bonté.

28. Le confort est l'ennemi intime de l'artiste. « On n'est pas artiste sans qu'un grand malheur s'en soit mêlé », disait Jean Genet. Ainsi la blessure est plus féconde que le bonheur. On écrit à partir de la douleur du monde puisque nous sommes le monde.

29. « Un livre doit être la hache qui fend la mer gelée entre nous », Kafka. Que de livres nous tombent des mains ; ils ont la teneur d'un petit canif. Un couteau de paille.

30. L'écriture ressemble parfois à une réfection de la vie. Les mots sortent des hangars en ordre dispersé pour colmater les brèches causées par les dommages que l'homme inflige aux autres. Le résultat est un répit à la valeur toute relative.

31. L'évidence est ce que l'œil ne voit pas. Besoin de s'éloigner, d'escalader des montagnes et de se couvrir de neige. L'exil nous ouvre grand les yeux. Il ne peut mentir à moins que la nostalgie ne s'en mêle.

32. L'angoisse n'a pas d'utilité. En nous elle respire. Intruse dans la vie, elle s'enroule autour de notre poitrine et nous serre le cœur comme si elle avait soif de sang. Elle se fait parfum de quelque malheur, puis s'éloigne en déposant l'amer sur notre langue.

33. La joie est l'écume du monde. Elle s'étiole à l'infini avant d'échouer sur la lisière des souvenirs. Et l'autre prie pour que « sa joie demeure ». Mais elle ne peut.

34. René Char : « Il faut trembler pour grandir. » Quand la terre tremble, elle ne fait grandir personne.

35. Nous sommes démunis face à l'arbitraire qui s'instaure en majesté dans la

relation humaine. La guerre civile, c'est à la maison qu'elle commence. Les armes sont des mots, la chambre une tranchée, le salon un tribunal sans juge.

36. Le secret, qu'il soit un jardin ou une prairie parfumée, est une liberté sans larmes. La poésie naît de cette liberté. Non seulement elle l'exprime mais l'invente, la cultive et l'honore.

37. Le fait que Nietzsche soit mort fou rend ses paroles plus puissantes en sagesse.

38. Humilier le faible, écraser le pauvre, expulser l'exilé sans patrie, faire honte à l'homme sans défense, procure à l'auteur de ces actes une satisfaction qui sent la puanteur de la charogne qu'il héberge dans son âme.

39. Il paraît qu'il ne faut jamais répondre aux imbéciles : cela les instruirait.

40. L'artiste est celui qui regarde le monde avec un tamis. Il va à l'essentiel sans précaution, sans calcul, ce qui nous donne des frissons tant la réalité est jonchée de bombes à sous-munitions.

41. L'ombre de la mort c'est la maladie qui gangrène le corps. Si l'esprit se défait, le corps s'abandonne. Parfois la mort n'en veut plus.

42. Le regard du sourd nous intime l'ordre de l'écouter même s'il parle par des signes. Qui s'y soustrait n'est qu'un grossier personnage.

43. L'islam incite les croyants à rendre visite aux mourants ; c'est une invite faisant du bien à leur égoïsme. Voir les autres mourir, c'est apprendre à vivre et aussi à mourir. Encore faut-il être capable, au passage, d'un peu d'humilité.

44. Ce qu'on appelle au Maroc « l'âne de la nuit » est précisément ce dont parle Nietzsche dans *Le Gai Savoir* (paragraphe 341) et qu'il appelle « le poids le plus lourd », ce que l'âne ou le démon font peser sur la poitrine du dormeur. Voici ce qu'écrivait Nietzsche : « Que dirais-tu si un jour, si une nuit, un démon se glissait jusque dans ta solitude la plus reculée et te dise : "Cette vie telle que tu la vis maintenant et que tu l'as vécue, tu devras la vivre encore une fois ; et il n'y aura rien de nouveau en elle, si ce n'est que chaque douleur et chaque plaisir, chaque pensée et chaque gémissement et tout ce qu'il y a d'indiciblement petit et grand dans ta vie devront revenir pour toi, et tout dans le même ordre et la même succession — cette araignée-là également, et ce clair de lune entre les arbres, et cet instant-ci et moi-même. L'Éternel sablier de l'existence ne cesse d'être renversé à nouveau — et toi avec lui, ô grain de poussière de la poussière !" »

Dans notre sommeil, l'âne de la nuit s'assoit sur nous et pèse de tout son poids sur notre cage thoracique jusqu'à ce que nous étouffions et ne puissions plus

bouger et encore moins crier pour appeler au secours. On appelle cette sensation cauchemar ! Le fait que ce soit un âne rend la négociation possible. Avec le Démon, il n'y a strictement rien à faire.

45. Le poète a assis la beauté sur ses genoux et nous a dit combien la chair est triste. Un autre poète l'a trouvée si méconnaissable qu'il n'a pas pu ne pas lui accorder « l'obole d'un rire barbare » (Georges Henein, né au Caire en 1914, mort à Paris en 1973).

46. Il fait un temps d'enfance abandonnée. La météo n'a rien prévu dans ce cas.

47. Quand un lierre couvre toute une maison, c'est pour empêcher que l'amour devienne routine, un devoir où le désir s'excuse de n'être plus là.

48. Ceux qui confondent l'amour et la nuit commettent une erreur. Le sommeil est absence ; l'absence est une insulte à l'amour ; les rêves fatigués se souviennent mal du bonheur.

49. On dit qu'il faut s'asseoir sur le bord d'un fleuve et attendre de voir passer le cadavre de l'ennemi. Cette sagesse est une mauvaise plaisanterie. Le goût de la vengeance ne se contenterait pas d'une histoire de voyeur apaisé. Surtout que l'ennemi n'a pas de cadavre puisqu'il habite le fantôme du Démon.

50. Il est des vies qui traversent le temps sans que personne les réclame. Elles disparaissent avec les nuages, sans bruit, sans oraison. Il arrive que la poésie se souvienne d'elles ; on regarde autour de soi et on se dit « c'est peut-être de moi qu'il s'agit ».

51. Un homme n'ayant plus rien à se mettre est sorti tout nu dans la rue. Quelqu'un de bienveillant l'arrête et lui demande de quoi il a besoin.

Une bague, Monseigneur.

52. Il arrive que la mort d'une personnalité connue et admirée nous fasse de la peine ; en même temps elle nous libère, nous rassure presque. Les petits tracassés que nous cause une panne informatique se remettent tout de suite à leur place. Ils sont petits même s'ils ont abîmé notre humeur.

53. Parce qu'il a lu chez Sigmund Freud que l'homme ne peut vivre sans pilules, Roland s'est persuadé qu'il ne peut dormir sans un cocktail où s'associent pour lui assurer une bonne nuit un somnifère, un calmant, un antalgique de préférence interdit à la vente, et parfois un peu de vodka.

54. Une maîtresse d'école demande à un enfant dont le père est écrivain : « Sur

quoi écrit ton père en ce moment ? » « Sur des feuilles blanches », répond l'enfant.

55. Une jeune femme décide de se marier avec l'homme qu'elle aime et avec lequel elle vit depuis quelques années. Un ami s'étonne : « Pourquoi vous marier ? » « Parce qu'en cas de divorce je sais qu'il se comportera très bien. »

56. Si X. avait eu ce jour-là une forte migraine, si sa femme avait eu besoin de lui pour l'accompagner à l'hôpital, si le réveil n'avait pas sonné ce matin-là, s'il avait pris la peine de se raser, s'il avait rencontré un copain qui lui avait offert un café, si, si, si... Ismaël n'aurait pas été écrasé à 9 h 11 minutes par le chauffeur du camion qui passait devant chez lui à toute vitesse.

57. On dit que l'arbre cache la forêt. Comment ? Avec son ombre, avec ses oiseaux, avec ses branches qui s'envolent et voyagent dans un livre mal écrit pour couvrir la douleur du monde.

58. Le Mal a le vent en poupe. Non seulement il triomphe un peu partout, mais il gagne en légitimité depuis que les gouvernements sont devenus tellement soupçonneux qu'ils considèrent tout voyageur comme un terroriste possible.

59. Le Mal est un visage respectable ; il n'est pas borgne ou balafre. Il est avenant et même rassurant. Il n'a pas besoin de se grimer selon sa fonction, car n'importe qui est capable d'endosser sa vilénie.

60. Le despotisme et la tyrannie ont opté pour la douceur, le miel et le soufre. Sans bruit, sans tapage ils font leur ravage dans la société surtout quand elle se proclame démocratique.

61. Le regard du sourd nous renseigne-t-il sur la musique de ses rêves ? Peut-être que la nuit est plus clémente avec les sourds, les muets, les culs-de-jatte, les non-voyants, les princes de tous les silences.

62. En Islam, l'enterrement d'un roi est aussi simple et rapide que celui d'un mendiant. Un imam crie « C'est un homme qu'on enterre ». Ni plus ni moins. L'égalité, enfin atteinte.

63. Paul Celan (mort en 1970) nous dit : « Je n'ai jamais écrit une ligne qui n'aurait pas eu à voir avec mon existence. » Et sa vie fut un tumulte de tous les instants. Sa poésie le confirme dans chaque vers. Tel poème, telle vie.

64. Je me méfierais de l'homme qui n'a pas de larmes, qui dort sans difficulté, qui rote après un bon repas et qui ne doute jamais. C'est de cette étoffe-là qu'on fabrique les tyrans.

65. Dans l'obscurité cruelle de la misère du monde, je ne cherche pas un éclaieur, un guide de montagne, juste un homme vrai, un poète.

66. Dans les pays nordiques, l'égalité homme-femme est naturelle. Rien ne vient la démentir ou la déranger, pas même une scène de ménage dans un café ou un croche-pied fait à une geisha qui se serait trompée de pays.

67. On confond aisément amour et souffrance comme si le fait d'aimer ne pouvait être que la traversée d'un calvaire. Au bout du tunnel se trouve le comptoir de la culpabilité. On ne peut l'éviter.

68. Le verbe « désaimer » (s'il existe) est une paresse : se détacher, se dégager, se détourner, dénouer, débarrasser, détruire, déconstruire... on pourrait à ce rythme ajouter dédésirer, si on bégaye c'est qu'il y a encore de l'émotion.

69. Un écrivain américain qui approche les quatre-vingts ans se lamente : l'âge des femmes qui acceptent de coucher avec lui ne cesse d'augmenter. Il est désespéré et dit avoir honte : sa dernière conquête vient de fêter ses quarante-neuf ans.

70. Le mot « ivresse » se dit en latin *crapula*. Comment a-t-on fait pour désigner un individu « très malhonnête » par le mot « crapule » ? Je connais des crapules qui n'ont jamais été ivres si ce n'est d'avoir volé, menti, trahi, dépouillé la personne qui s'est trouvée sur leur chemin.

71. Il en est de même de « salaud ». Ce mot vient de « sale » ; combien de gens propres sur eux, chemises et peau repassées, allure soignée, parfumée, un air délicat voire humain sont de parfaits salauds. Le problème c'est lorsqu'ils puent, c'est rare qu'on s'en rende compte sur le moment. Nous avons souvent le nez bouché et nos intuitions piégées.

72. Ceux qui ont la passion du mal excellent dans cette vocation afin de vivre longtemps, de profiter au maximum de la vie, et surtout d'avoir une belle mort : s'éteindre en dormant. Le mal préserve et conserve. En le pratiquant quotidiennement comme un sport, on est certain de décourager l'usure des cellules et des os.

73. La méchanceté agissante, gratuite, efficace n'entame pas le corps ou l'esprit du méchant. Les virus, les microbes aiment s'incruster dans les corps tendres, les esprits fins et généreux. Leur travail de destruction est plus aisé.

74. Belle épreuve que la solitude quand elle n'est pas isolement, désœuvrement, abandon. Choisie, élue, elle nous ouvre les portes des jardins et

d'autres prairies où le vagabondage est le meilleur chemin pour atteindre le poème.

75. Je propose qu'on ne dise plus « tomber amoureux » mais « s'élever amoureux ». Dans « tomber », il y a la possibilité de la chute ; dans l'élévation, plus dure sera la chute. C'est un souci de précision linguistique.

76. S'aimer en tremblant en ayant le cœur mouillé, chante Jacques Brel ; trembler de peur en ayant le cœur entre les dents car rien n'est certain, pas même le chant du cygne qu'on a dessiné dans le silence des attentes.

77. Quand les pierres se souviennent, les murs se fissurent. Les failles sont les larmes de l'amour qu'on croyait solide comme un roc. La vie s'effrite comme du pain rassis entre les doigts du mendiant.

78. Il a fait de la trahison une valeur de survie. Il a tout trahi, tout à l'exception de la langue française qu'il a servie avec génie et perfection. Il s'appelait Jean Genet.

79. Plus le défunt a été grand, plus ses veuves ou veufs deviennent abusifs. Ils se vengent et font de l'absence leur meilleure alliée.

80. À quatre-vingt-quinze ans, Mario Monicelli s'est défenestré pour être certain de n'être plus. Il aurait pu avaler une pilule fatale. Comme Bruno Bettelheim qui s'est étouffé dans un sac en plastique, la mort devait ressembler à sa brutalité. Il n'y a pas de mort douce.

81. Quand la santé est bonne, les spéculations sur la « mort volontaire » abondent. Lorsque le corps et l'esprit ne s'entendent plus, s'absentent et donnent le spectacle de toutes les débâcles, même le souvenir d'un tel débat s'éteint, s'excuse d'avoir été.

82. Un jour ma fille m'a dit : « Papa, donne-moi une passion. » « Hélas, ma fille, ai-je répondu, la passion est en toi ou elle n'est pas. » Elle s'est tue puis m'a dit : « Je vais boire un peu de chagrin. »

83. De la violence on a glissé trop vite vers la brutalité. Celle-ci est si fréquente qu'elle est devenue la règle. C'est au berceau qu'on apprend à être tueur, pas à l'âge adulte.

84. Un jour j'ai dit à Michel Rocard : « Si vous aviez été un tueur, vous auriez été président de la République. » Il était vexé. « Vous pensez que je n'ai pas réussi ma vie ? Pour moi, je suis arrivé là où je voulais arriver. » Dont acte.

85. La politique et la comédie ont ceci de commun : le mensonge, sauf qu'en politique, ne pas dire la vérité est une indignité et que dans la comédie rien ne sert de la dire puisque tout a été inventé.

86. Quand une femme relève sa chevelure, c'est pour montrer sa nuque et nous plonger dans la mer des illusions. L'érotisme tient parfois à un cheveu, présent, absent, volant.

87. Quand je regarde une femme, je la déshabille très doucement ; elle ne s'en rend pas compte. C'est lorsque je détourne mon regard qu'elle se vexe et pense que l'indécence tombe de mes yeux.

88. Il est des mots qu'on devrait utiliser avec parcimonie car ils sont menacés de rejoindre le domaine des clichés. Ainsi, phantasme est à prendre avec des pincettes tellement il a été galvaudé par la psychologie sur papier glacé.

89. On dit « le roi est nu ». Pourquoi ne dirait-on pas « le roi est mal sapé » ? Après tout, la majesté n'est pas dans l'habit, elle est dans l'âme, elle est si profonde qu'elle devrait être l'habit même, non pas le voile mais sa lumière.

90. Je propose de mettre sur pied un « syndicat de la gratuité ». Y adhère celui ou celle qui donne à cette valeur son sens concret. La devise en sera : « donner c'est recevoir ». Attention à la litanie religieuse.

91. J'aime les images en noir, en blanc, en gris. La vie en couleurs est une araignée peinte par un idiot qui chante en latin. Quand je regarde un film, je fais abstraction de la couleur, car elle est aussi mensongère que le propos du chameau bavard.

92. La rareté est une valeur en soi. Elle est le principe de tout commerce. Marchander est une tentative d'arracher quelques grammes à ce qui est rare mais pas forcément précieux.

93. Mon jeune fils m'a dit un jour : « Si je n'avais jamais goûté de la truffe noire, elle ne m'aurait jamais manqué ; c'est comme le caviar : si on n'en a jamais mangé, c'est comme s'il n'existait pas ; alors c'est mieux comme ça. »

94. Le déplacement le plus beau au monde c'est celui qui nous mène vers l'être aimé. Tous les moyens sont dérisoires quand il s'agit d'accomplir le voyage amoureux, surtout quand il est clandestin, volé sur le fil du frisson.

95. Que serais-je sans ma capacité à imaginer ? J'imagine tellement vite et loin que ce que je vois m'effraie. Je vois l'amour, la passion, le feu, la lumière puis le doute, la sécheresse, la fin et la déroute. Le tout en quelques secondes. Maudite

manie de poser la tête sur un oreiller imaginaire.

96. L'art est ce qui nous réconcilie avec la médiocrité de la vie. On voit d'autant plus la beauté et on l'aime quand on chie de tristesse et de désespoir.

97. Une toile est belle parce qu'elle est unique. Chaque être est unique, mais c'est rare qu'il soit une œuvre d'art et encore moins un chef-d'œuvre. Pourtant, entre la toile et le visage, c'est le visage qu'il faut sauver.

98. Il faut plaindre les hommes politiques. Ils vivent un enfer. Qu'ils soient élus ou battus, ils ne s'appartiennent plus. Leur réserve de mensonge se tarit et plus personne ne les regarde comme des gens ordinaires. Il leur faut inventer de nouveaux mensonges qui les mènent vers des combats douteux.

99. Quand je m'adresse aux enfants dans les écoles, je sais que j'ai un auditoire de rêve. Je ne peux pas tricher, mentir, faire semblant, car leur réaction est impitoyable. Je fais l'apprentissage de la rigueur et de la mathématique des sentiments.

100. La tristesse c'est lorsqu'on ne peut rien contre l'âme abîmée. C'est le corps impuissant, le ciel indifférent, et ceux qu'on appelle « proches » ne cessent de s'éloigner de vous sans même l'avoir voulu.

101. Le jour où ma bibliothèque a été dispersée, éventrée, ramassée dans des cartons Huile Lesieur ; le jour où mes tableaux ont été volés, soustraits au regard de mes enfants, ce jour-là, je me suis senti tout nu. Le corps et l'âme nus.

102. Le jour où le minaret s'est écroulé, on a pendu le coiffeur.

Pourquoi le pauvre homme a-t-il payé de sa vie un minaret qui tombe ?

Il paraît que c'est de l'humour chez le fanatique.

103. C'est durant la vingt-septième nuit du Ramadan que le destin de chacun est scellé. Quand j'étais enfant, je ne dormais pas : je regardais fixement les étoiles, étant persuadé que la mienne était si petite que Dieu n'oserait pas y toucher.

104. Un homme dépossédé est bon pour le renoncement. Le mystique est celui qui renonce à tout sauf à la vérité. Il se battra jusqu'à l'émasculatation et la mort par amour absolu de la vérité, qu'elle soit Dieu ou un principe.

105. Ceux qui disent « nous aurons toute la mort pour dormir » se trompent d'état : dans la vie, le sommeil nous fournit des rêves ; dans la mort, notre état est celui de la décomposition et de la poussière. Rien n'arrive.

106. On dit souvent : « Le croyant est disposé au malheur. » En Islam, nul éloge n'est fait de la souffrance, pourtant, tel Ayoub (Job), le fidèle est mis à l'épreuve. Le Prophète Mohammad a connu la pire des pertes, celle de ses enfants. Sa douleur a été muette, profonde et sèche.

107. L'homme est superstitieux, qu'il soit du Nord ou du Sud, civilisé ou sauvage, ancien ou nouveau. C'est ce qu'on apprend en lisant un dictionnaire des superstitions : 2 000 pages consacrées à décrire la fragilité humaine, la bêtise et la lâcheté.

108. Sans mystère aucun visage n'a l'heur de retenir notre attention. Le mystère est la promesse de la grâce, et cette qualité ne se vend ni ne s'achète ; tous les produits cosmétiques ne cessent de rivaliser avec ses secrets, en vain.

109. Le peintre marocain Gharbaoui a passé sa courte vie à dessiner au fusain des gribouillages. D'où vient que ses toiles me touchent et m'impressionnent ? Comme Antonin Artaud qui, ne pouvant plus écrire sa folie, a fini par hurler des onomatopées sur papier.

110. Depuis que j'ai appris que Gérard de Nerval s'est pendu à un lampadaire de Paris, je ne regarde plus de la même manière ces diffuseurs de lumière. Ils sont exagérément hauts : c'est pour empêcher que d'autres poètes ne s'y pendent. Gherasim Luca, lui, a choisi les eaux glacées de la Seine.

111. Le désespoir peut être plus cruel que l'abus du tabac et de l'alcool. Je suis certain que le cœur de Mahmoud Darwich a lâché plus parce qu'il a été miné par le désespoir que par les méfaits de ces drogues ordinaires. Cela ne figure pas dans le rapport de ses chirurgiens.

112. J'ai une admiration inquiète pour mes amis qui ont dépassé le cap des quatre-vingt-dix ans. Avant, c'était celui des quatre-vingts ans. Bien avant, celui des soixante-dix... À dix ans, je considérais mon cousin de quarante ans comme un vieillard. Notre regard ne cesse d'être arrangeant.

113. La maladie, c'est la mort qui étale ses oripeaux de manière insidieuse, maniérée, soufflant le chaud de la fièvre et le froid des sueurs. Il arrive qu'elle retire ses biens et prolonge le sursis. Elle n'est jamais tout à fait battue.

114. Amoureux transi dans un western, Kirk Douglas entre dans un bar et demande à l'homme derrière le comptoir : dis, Bill, as-tu déjà été amoureux ? Non, monsieur, j'ai toujours été barman.

115. La célébrité, la notoriété, la fortune n'ont jamais intimidé ni éloigné la maladie ni l'amour. Dans un sens comme dans l'autre, ces choses-là ne sont que

des paillettes, des illusions qui se confondent avec la mauvaise poussière de la vie.

116. Les amours clandestines ont ceci de particulier : elles flirtent avec le vice et l'interdit. Le plaisir et son corollaire le désir ne supportent pas la facilité et l'abandon. Il faut parfois vaincre son instinct afin d'en faire un substitut du désir.

117. Un critique a traité l'écriture de Céline de merde. Réponse de Céline : oui, mais ne chie pas juste qui veut ! De quelqu'un qui écrit trop, on dit c'est un « pisse-copie » et quand ce qu'il écrit est mauvais, on dit « il fait sous lui ». Comme quoi, l'écriture est ce que rejettent le corps et l'esprit.

118. « Nous nous devons à la mort. » Jacques Derrida a été intrigué par cette épitaphe qu'il avait lue sur une pierre mortuaire en Grèce. Il a écrit une soixantaine de pages sur cette phrase. Ma mère disait : « La mort, un droit », puis explicitait : « La mort a des droits sur nous », autrement dit, « notre vie lui appartient, c'est ainsi et nous n'y pouvons rien ». Ma mère, analphabète, rejoignait ainsi le philosophe et la Grèce antique.

119. On dit « il repose dans sa dernière demeure ». Le mot demeure contient le verbe *s'attarder* (*moror*) ; (*demorari* : *rester*). Mais quand le corps est incinéré, et ses cendres dispersées, où se trouve cette dernière demeure ? Dans le souvenir de ceux qui l'ont aimé.

120. La photographie c'est « *l'écriture de la lumière* », comme la géographie est celle de la terre. La terre bouge, raconte, tremble, se soulève puis par miracle adoucit le monde avec quelques rayons de lumière. La terre est ainsi, une épopée, un roman qui réunit tous les genres.

121. Ramasser un morceau de pain par terre, le porter aux lèvres et l'embrasser avant de le déposer sur le bord d'une fenêtre pour les oiseaux, fut un geste que j'appris de mon père. Devant mon étonnement, il me dit : « Le pain c'est la vie, comme l'eau qu'on boit et l'air qu'on respire, si on fait tomber la vie, il faut l'embrasser pour qu'elle nous pardonne. »

122. L'insomnie ce n'est pas la nuit qui résiste, c'est notre corps qui a peur de tomber dans son puits.

123. En arabe mourir se dit de plusieurs façons : « Il est parti chez Dieu », « Il a été visité par la fin », « Dieu a repris son bien », « Il a ramené chez lui ce qu'il avait confié », « Il a donné sa joue à la terre », du défunt on dit : « le partant », « le perdu ».

On dit aussi, comme dans toutes les langues : Il est mort.

124. Il fut un temps où mon ami Vassilis Alexakis lisait en premier la page des

annonces nécrologiques du *Monde*. Il additionnait les âges puis faisait la moyenne. Tant qu'elle ne dépassait pas son propre âge, il était rassuré. Avec le temps, il ne lit plus cette page.

125. François Bott aime la bonne littérature, le bon vin et le bon football. Quand il tombe sur un livre décevant ou sur une bouteille de vin bouchonné, c'est comme lorsqu'il regarde un mauvais match de l'équipe de France. Il est chagrin. Il est préférable de ne pas le déranger.

126. Roland n'accepte pas son âge ; il s'habille comme un adolescent ; ne fréquente que des femmes de moins de trente ans ; cultive la paresse et ses nombreuses manies ; je lui ai rappelé l'autre jour cette prière de Cioran : « Je demande à mes amis de me faire la grâce de vieillir. »

127. Il est des visages qui racontent toute une vie. Ils se laissent lire comme un livre transparent. C'est l'âme qui déborde de partout et donne des signes de fatigue. C'est ainsi que Jean Cocteau a décidé qu'à partir d'un certain âge nous sommes responsables de notre visage.

128. D'une personne qui joue, on dit : « Elle fait des dettes et des tentatives de suicide. » L'un comme l'autre est une trahison de l'ordre, un excès, un calcul : le suicide devant rembourser les dettes. Mais la mort n'est pas une excuse.

129. L'âge et la santé ne font pas toujours bon ménage. Ma mère craignait ce désaccord. Elle priait Dieu de lui donner un âge de la même qualité que sa santé ou l'inverse. Mais Dieu ne fait pas tout ce qu'on lui demande. Ce serait trop simple.

130. Le Mal profond est le Mal inutile, celui qui n'a pas d'intérêt, c'est un Mal à but non lucratif. Quand il se met au service de la vengeance ou de la haine, il perd de sa pureté, c'est-à-dire de sa cruauté.

131. C'est affligeant d'être connu. On peut l'être pour de bonnes et aussi de très mauvaises raisons. Mais, comme dit Confucius : « Afflige-toi plutôt de méconnaître les hommes. »

132. Quand un homme a toute sa vie une passion pour l'argent et s'en vante avec arrogance, il ne sait pas qu'il se met au niveau du mendiant. Il réclame notre respect alors que nous n'avons que du mépris ou au mieux de la pitié à lui offrir.

133. Le temps ne fait que nous accorder des sursis jusqu'au jour où il se fatigue ou devient négligent. Ce jour-là, l'harmonie des couleurs du ciel et de la terre s'assemble dans un mouchoir fait pour recueillir la dernière larme.

134. L'épicurien Métrodore nous apprend que « la drogue de la naissance qu'on nous a versée à tous est mortelle ». Nous portons en nous la vie, laquelle se maintient grâce à cette drogue dont la fin est fatale. C'est ce que certains appellent l'âme, le souffle, l'esprit, la lutte.

135. La trahison danse autour du monde ; elle brille, éblouit, trompe puis plante un poignard dans le dos. On a beau le savoir, le dire et même prévenir nos proches, on danse avec elle dans le tourbillon des illusions.

136. Le sage est celui qui ne manque de rien puisqu'il a renoncé à tout. Le fou est celui qui manque de tout et ne le supporte pas. Mon ami Moha a acquis sa liberté dans ce dépouillement. Le jour où il possédera un bien, sa liberté sera moins radicale.

137. C'est Jean Cocteau qui disait que « les miroirs feraient bien de réfléchir ». Le jour où ils nous rendraient notre image vraie, telle qu'est notre âme, ils feraient bien de nous prévenir. Le choc pourrait être fatal pour les gens sensibles.

138. Qu'une fugace lumière de la nuit nous emporte, et nous voilà dans l'illusion des rêves qui nous tirent vers des abîmes. À la nuit suffit l'étoile qui tombe en rosée sur nos mains couvertes de terre.

139. Il est des rêves qui nous étouffent et se présentent comme notre destin. Ils portent des habits de cuivre jaune et nous abandonnent dans des prairies à la blancheur inquiète. Au réveil, nous sentons encore l'odeur de la terre mouillée par le mensonge.

140. Borges disait : « Avec ma mort un passé va mourir. » Il ne meurt pas tout à fait tant que les autres seront là pour le ranimer. Comme il l'a prévu, il est mort « à d'infinis destins qui n'ont pas pu trouver leur place ».

141. D'après Montaigne, la peur serait plus insupportable que la mort. En arabe un dicton dit : « La mort est préférable à la panique. » La peur panique contient plus de ressources et de mystère que la maladie de la mort, celle dont on connaît le terme.

142. Montaigne a raison d'avouer que « ce dont [il a] le plus peur, c'est la peur ». Il évoquait à son époque les guerres, les combats où on risquait de perdre la vie. Aujourd'hui, même s'il y a des guerres un peu partout, c'est d'un autre genre de peur qu'il s'agit : vivre simplement dans un monde encombré d'imposture, de cruauté et de brutalité quotidiennes.

143. Que reste-t-il des yeux quand la lumière les a abandonnés ? Deux trous profonds comme le puits de l'enfance. C'est le miroir le plus cruel de ce qui nous

attend. On se surprend à demander au ciel que l'on tombe dans le vide sans faire de bruit.

144. Dans mon pays on confond souvent la pudeur et la honte. Il y a la retenue liée à la discrétion et puis il y a l'opprobre d'où découle le déshonneur. L'être pudique est quelqu'un de délicat. Celui qui a honte sait qu'il passera par le remords. En arabe, le même mot désigne les deux attitudes. C'est curieux pour une langue si riche.

145. Il est des rêves qui nous bordent et nous bercent et d'autres qui nous froissent et nous blessent. C'est à cause de cela que l'insomnie est résistance. Mais la nuit convoque la fatigue pour qu'on n'échappe ni aux uns ni aux autres.

146. Qu'opposer au tortionnaire ? Certes la force de l'esprit, mais quand le corps est déchiré, évidé, brûlé, l'esprit s'absente afin d'être hors d'atteinte.

147. Quand la poésie est forte, elle domine la douleur. Le mystique musulman Al-Hallaj, crucifié et émasculé pour avoir dit « Je suis la Vérité » (910 ap. J.-C), continuait à chanter l'amour absolu de Dieu, le corps écorché. Il était ailleurs, étranger à toute douleur.

148. Lorsqu'un mot rencontre un autre mot, ils se tiennent et sautent à la corde pour éprouver ce lien. S'ils tombent et se brisent, c'est qu'ils ne devaient pas se rencontrer, à moins d'avoir été voulus par le poète.

149. Je souffre d'un mal non répertorié : mon imagination est tout le temps en avance sur le temps. Je ne suis jamais au présent. Comme le peintre qui, voyant un nageur, dessine un noyé, je suis le futur qui me ronge.

150. Tous les matins je me dis « l'Amour viendra ». Je me console avec les mots. Je voudrais me perdre dans une forêt où une autre vie m'attendra. Ni plus belle ni plus moche, elle sera neuve et là l'espoir a ses quartiers.

Note

Le poème « Lumière sur lumière » a été publié pour la première fois aux Éditions Les amis du livre contemporain, accompagné de planches de Fouad Bellamine.



5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

© *Tahar Ben Jelloun et les Éditions Gallimard, 2012.*

« Le silence de l'Aimée
Est un meurtre tranquille
Il blesse sans tuer
Il inquiète et fait monter la fièvre
C'est un mur froid qui avance
Broie ce qu'il rencontre
Le tout sans faire de bruit. »

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

PARTIR, 2006 (Folio n° 4525).

GIACOMETTI. LA RUE D'UN SEUL suivi de VISITE FANTÔME DE L'ATELIER, 2006.

LE DISCOURS DU CHAMEAU suivi de JÉNINE ET AUTRES POÈMES, 2007 (Poésie/Gallimard n° 427).

SUR MA MÈRE, 2008 (Folio n° 4923).

AU PAYS, 2009 (Folio n° 5145).

MARABOUTS, MAROC, 2009 avec des photographies d'Antonio Cores, Beatriz del Rio et des dessins de Claudio Bravo.

LETTRE À DELACROIX, 2010 (Folio n° 5086) précédemment paru en 2005 dans *Delacroix au Maroc* aux éditions F.M.R.

HARROUDA, 2010.

BECKETT ET GENET, UN THÉ À TANGER, 2010.

JEAN GENET, MENTEUR SUBLIME, 2010.

L'ÉTINCELLE. RÉVOLTES DANS LES PAYS ARABES, 2011.

PAR LE FEU, 2011.

Aux Éditions Denoël

HARROUDA, 1973 (Folio n° 1981 ; avec des illustrations de Baudoin, Bibliothèque Futuropolis, 1991).

LA RÉCLUSION SOLITAIRE, 1976 (Points-Seuil).

Aux Éditions du Seuil

LA PLUS HAUTE DES SOLITUDES, 1977 (Points-Seuil).

MOHA LE FOU, MOHA LE SAGE, 1978 (Points-Seuil). Prix des Bibliothécaires de France, prix Radio-Monte-Carlo, 1979.

LA PRIÈRE DE L'ABSENT, 1981 (Points-Seuil).

L'ÉCRIVAIN PUBLIC, 1983 (Points-Seuil).

HOSPITALITÉ FRANÇAISE, 1984, nouvelle édition en 1997 (Points-Seuil).
L'ENFANT DE SABLE, 1985 (Points-Seuil).
LA NUIT SACRÉE, 1987 (Points-Seuil). Prix Goncourt.
JOUR DE SILENCE À TANGER, 1990 (Points-Seuil).
LES YEUX BAISSÉS, 1991 (Points-Seuil).
LA REMONTÉE DES CENDRES, suivi de NON IDENTIFIÉS, édition bilingue, version arabe de Kadhim Jihad, 1991 (Points-Seuil).
L'ANGE AVEUGLE, 1992 (Points-Seuil).
L'HOMME ROMPU, 1994 (Points-Seuil).
ÉLOGE DE L'AMITIÉ, Arléa, 1994 ; réédition sous le titre ÉLOGE DE L'AMITIÉ, OMBRES DE LA TRAHISON (Points-Seuil).
POÉSIE COMPLÈTE, 1995.
LE PREMIER AMOUR EST TOUJOURS LE DERNIER, 1995 (Points-Seuil).
LA NUIT DE L'ERREUR, 1997 (Points-Seuil).
LE RACISME EXPLIQUÉ À MA FILLE, 1998 ; nouvelle édition, 2009.
L'AUBERGE DES PAUVRES, 1999 (Points-Seuil).
CETTE AVEUGLANTE ABSENCE DE LUMIÈRE, 2001 (Points-Seuil). Prix Impac, 2004.
L'ISLAM EXPLIQUÉ AUX ENFANTS, 2002 ; nouvelle édition, 2012.
AMOURS SORCIÈRES, 2003 (Points-Seuil).
LE DERNIER AMI, 2004 (Points-Seuil).
LES PIERRES DU TEMPS ET AUTRES POÈMES, 2007 (Points-Seuil).

Chez d'autres éditeurs

LES AMANDIERS SONT MORTS DE LEURS BLESSURES, Maspero, 1976 (Points-Seuil). Prix de l'Amitié franco-arabe, 1976.
LA MÉMOIRE FUTURE, Anthologie de la nouvelle poésie du Maroc, Maspero, 1976.
À L'INSU DU SOUVENIR, Maspero, 1980.
LA FIANCÉE DE L'EAU suivi de ENTRETIENS AVEC M. SAÏD

HAMMADI, OUVRIER ALGÉRIEN, Actes Sud, 1984.

ALBERTO GIACOMETTI, Flohic, 1991.

LA SOUDURE FRATERNELLE, Arléa, 1994.

LES RAISINS DE LA GALÈRE, Fayard, 1996.

LABYRINTHE DES SENTIMENTS, Stock, 1999 (Points-Seuil).

Cette édition électronique du livre *Que la blessure se ferme* de Tahar Ben Jelloun a été réalisée le 06 avril 2012 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070137343 - Numéro d'édition : 240994).

Code Sodi : N52167 - ISBN : 9782072466816 - Numéro d'édition : 240995

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.